



Roman

FRÉNÉSIE

ANA PEJOVIC

Ana Pejovic

Frénésie

© Ana Pejovic, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3809-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour A.
Ma merveilleuse.

Ça s'est passé comme ça : un lieu ordinaire, une situation improbable et un moment étourdissant. Si on me l'avait raconté, je n'y aurais pas cru. Et pourtant.

J'avais décidé d'un week-end chez ma mère pour m'abreuver de ses mots rassurants, de ses gestes tendres et de sa joie constante afin de rapiécer un petit cœur bousillé d'une histoire achevée deux mois plus tôt. La consolation d'une mère dans ces moments léthargiques, mornes et apathiques est un bien très précieux car la vision d'une fille molle, l'œil humide, la morve au nez n'est pas des plus réjouissants.

Mais qu'importe, tout était permis, la tenue ce sera pour plus tard. Sa bienveillance avant tout.

Après une balade en solitaire à ruminer le passé, mais satisfaite malgré tout que les choses aient pris fin, j'avançais timidement et avec appétit vers ma nouvelle liberté. J'avais stoppé ma balade pensive dans le quartier du Panier pour m'engouffrer dans une boulangerie afin de satisfaire mon envie de douceur. La faim revenait.

J'avançais lentement devant la vitrine aux gourmandises exposées, hésitante face aux choix alléchants proposés.

Le boulanger préparait soigneusement sa pâte à la vue de tous car le four se situait au fond de la salle. Il était aussi pâle que sa pâte. Je me disais que les rayons de soleil avaient eu beaucoup de mal à colorer sa peau farineuse vu le temps qu'il passait devant son four et qu'il devait si peu voir la lumière du jour. La boulangère s'activait à aligner les éclairs, les tartelettes, les muffins sur un plateau. L'odeur de toutes ces douceurs, du pain chaud, des viennoiseries m'avait saisi d'envie.

J'étais seule dans la boulangerie en ce début d'après-midi. De ce fait, je furetais de-ci, de-là, au milieu de toutes ces gourmandises, hésitante devant toutes ces possibilités.

La vendeuse ne s'impatientait pas, il n'y avait pas d'urgence, pas d'autres clients, et souriait à mon appétit indécis. Je laissais les odeurs m'envahir totalement lorsque la boulangère me présenta un plateau de pizzas. Leur pâte épaisse et généreuse aux poivrons rouges me décida enfin. Le sourire aux lèvres, l'œil gourmand, je lui demandais une part de cette pizza tout en pointant mon index vers son plateau. J'avais l'air d'une gamine dans un magasin de jouets. Ravie.

— Je vous la réchauffe au four ? lança-t-elle amusée.

J'opinais de la tête, satisfaite. Je m'étais écartée de la caisse sans quitter des yeux le travail du boulanger devant ses fourneaux lorsqu'un « Bonjour » a retentit dans le calme de la boulangerie.

Je ne m'étais pas retournée, si hypnotisée par le spectacle devant moi.

Il s'était posté devant moi, je n'ai vu que son dos. La vendeuse, guillerette, semblait le connaître car elle lui demanda s'il allait bien aujourd'hui. Chose que l'on ne demande pas si l'on n'est pas un habitué du lieu. Avant de se placer devant moi en me barrant la vue sur les gourmandises, il hésita furtivement à m'imposer son dos me voyant attendre, docile, dans mon coin.

Je n'avais pas pris la peine de lever les yeux à son entrée, mais lorsqu'il s'approcha de moi, il m'adressa un « Bonjour » confidentiel, susurré, dans un murmure. Il se tenait de biais, le regard franc, profond. Il avait roulé le « r » du bonjour qui indiquait la provenance de cet étranger. Deux syllabes prononcées avec sensualité. Il m'a fallu deux secondes pour sortir de ma torpeur, hypnotisée par la dextérité du boulanger. Un seul mot, un échange de regard et tout semblait vaciller. C'était scandaleux d'avoir autant de charme.

L'œil noir, le sourcil épais, la peau mate, et le cheveu brun lisse qui tombait sur le côté droit. Un cliché total.

La gêne était palpable. Je restais muette, j'étouffais presque dans mon coin. D'emblée, j'ai supposé qu'il était italien, l'accent peut-être.

Il devait avoir vingt-huit ans tout au plus. Grand, mince, élancé, il portait une chemise blanche et un pantalon noir. Ce format-là n'était pas mon genre.

Il avait commandé une ficelle, la boulangère s'exécuta rougissante, visiblement séduite. Elle sautillait presque de joie en se déplaçant derrière son comptoir. Elle pouvait bien, il avait un charme fou.

Elle lui adressa un sourire toutes dents dehors et s'empressa de lui dire qu'une fournée toute chaude arrivait dans deux minutes. Merveilleux. De ce fait, nous pouvions nous observer silencieusement. Entre trois paires d'yeux.

Il se retourna de nouveau et me fit face, visiblement songeur, sur mon retrait muet. Il planta son regard dans le mien, si sûr de lui, et murmura :

— Vous attendez quelque chose ?

J'avais son souffle au visage, ses yeux aimantés et cet irrésistible accent. Je pouvais entendre dans cette question une délicieuse ambivalence. Cette ambiguïté me fit sourire. Évidemment que j'attendais une tornade, un ravage, un tremblement, mon cœur qui joue au trampoline sans prévenir comme ça !! Et puis, d'un coup les mains moites, la gorge sèche et les yeux ahuris, ben bien sûr !!

— Ma pizza ... marmonnais-je penaude.

Il a sourit, et bien entendu charmeur sans vraiment le vouloir, il renchérit après une légère hésitation.

— Une pizza, là... maintenant ?

— Euh...oui

On était restés là, en suspend, nos regards accrochés. Il me fallait une respiration, et vite, mais personne n'entraîna nous bousculer dans cette boulangerie. Bon, bon, ma pizza tardait à chauffer et la boulangère nous observait en coin, curieuse de savoir ce qui se tramait chez elle. Je tentais de ne pas y prêter attention.

— Vous n'allez pas manger une pizza... murmura-t-il, vous aimez les pâtes ?

— Euh oui, dis-je stupéfaite

Et là, plein d'audace, il me glissa : « Prenez la pizza, et venez, je vais vous faire des pâtes ».

Je ne m'étais donc pas trompée sur ses origines.

J'ai ri. C'était nerveux, face à tant d'aplomb. Je me suis défendue mollement en prétextant que je ne le connaissais pas, et que, là comme ça, on allait déguster des pâtes !

— Chez moi...j'habite à côté, poursuivit-il.

Et en plus quel culot !

Je n'osais plus croiser le regard de la vendeuse qui suivait notre manège sans en perdre une miette. Pour la discrétion, on repassera.

— Mais non, je ne vais pas chez vous là, maintenant...chuchotais-je.

Je me débattais sans conviction, je dirais même que c'était pour la forme. Mais quelle fille accepterait de suivre un homme chez lui deux minutes après l'avoir rencontré sans même y opposer une résistance ?

Hein ? Certainement pas moi.

Je savais d'instinct que je n'étais pas en danger. Je ne sais pas pourquoi mais dans le fond, je me disais qu'il ne m'arrivera rien que je n'aurais désiré. Et pour échapper à ce huit clos, cette tension, j'attrapais ma pizza brûlante devant la vendeuse médusée.

Au passage, il chuchota «Attends-moi».

Le vouvoisement s'était volatilisé d'un coup, à cette injonction soudaine et terriblement intime.

Je m'immobilisais à l'entrée de la boulangerie, surprise par une pluie abondante d'un mois de mai alors qu'un soleil radieux inondait les rues trois minutes plus tôt. Le ciel était noir, je regardais les flaques d'eau se former à mes pieds. Je n'avais pas de parapluie.

— Viens... dit-il en ouvrant son parapluie.

Son accent me chatouillait délicieusement les oreilles. Je protestais d'un mouvement de tête, si mal, comme une enfant butée qui faisait un caprice qu'il a rit dans l'instant.

J'étais cuite. D'accord. Mais la dégustation devrait être lente.

J'ai regardé, l'air de rien, en direction de la boulangerie, la vendeuse s'était littéralement penchée sur la caisse pour suivre au plus près le spectacle, tandis que le boulanger, imperturbable, alignait ses pains et viennoiseries avec la régularité d'un automate.

On fit quelques pas, collés sous le même parapluie.

— J'habite juste ici, à deux pas de la boulangerie, au premier étage, là... sourit-il.

Effectivement, à vingt mètres seulement de l'inquisitrice, une petite rue séparait les deux immeubles.

La porte du hall était ouverte sur un grand escalier assez pentu. La pluie avait cessé. Il voyait bien mon hésitation lorsqu'il replia son parapluie et que je levais la tête en direction du premier étage.

— Tu n'as rien à craindre, je vais monter, et tout ouvrir en grand, les fenêtres et la porte... Comme ça si tu as peur, tu pourras crier... Tout le monde me connaît dans la rue, lança-t-il avec malice.

Décidément, il était habile.

Je l'ai suivi dans l'escalier, si raide, que je me tenais aux murs pour avancer car mes jambes devenaient coton à chaque montée.

La peur et l'excitation se mêlaient dans ma tête à l'approche de la porte entrouverte. J'étais sur le seuil, le cœur battant, alors qu'il m'avait devancé pour ouvrir les fenêtres du salon afin de me tranquilliser. Il revint, tout sourire m'accueillir à l'entrée.

— Bienvenue, moi c'est Rocco.

J'ai eu un silence amusé, déroutée par ce prénom.

Le grand salon donnait sur une cuisine ouverte et rangée. Tout semblait propre et ordonné, un détail pas si fréquent pourtant chez un jeune homme célibataire.

Il me dirigea vers le canapé du salon où les grandes fenêtres ouvertes couvertes de longs voilages blancs donnaient sur la rue animée en ce début d'après-midi.

— Je m'occupe de tout... je te sers un verre de Prosecco ? dit-il à une distance exagérée pour ne pas m'effrayer.

Apaisée, je jetais un coup d'œil circulaire du salon à la cuisine. Les murs étaient nus, sur la table basse plusieurs dossiers et classeurs de différentes couleurs étaient empilés. Il s'approcha les verres de vin à la main. Malgré son assurance affichée, je le sentais un peu nerveux, là, tout près de moi à siroter son

verre.

Je n'en menais pas large non plus, mais les bulles m'aidaient rapidement à me détendre.

Il était originaire de Milan et travaillait dans le bâtiment. Il dirigeait une petite équipe d'ouvriers qui retapaient de vieux bâtiments, que ce soit la peinture, la soudure, l'électricité, «il faisait tout» disait-il. De ce fait, il lui arrivait de travailler de chez lui, de coordonner les chantiers de sa maison-bureau.

Voilà, les présentations étaient faites et nos yeux attachés avaient leur propre langage. Une tension animale, charnelle grimpa dans la pièce.

Si l'on pouvait mesurer le taux de phéromone émis, il ensevelirait l'immeuble. Pour calmer cette gourmandise oculaire, il s'activa en cuisine et enfila un tablier bleu rayé.

Du salon, j'observais son allure de jeune chef derrière ses fourneaux. Il avait sorti les ingrédients du réfrigérateur qu'il avait disposé devant lui : des tomates, du basilic, du parmesan, des tagliatelles fraîches.

Mais il allait donc vraiment me faire des pâtes !!!

De mon poste d'observation, pendant que l'eau bouillait dans la marmite, il avait coupé en deux les tomates cerises qu'il plaçait dans une casserole où mijotait un fond d'huile d'olive, puis il y ajouta du sel et du poivre avant de remuer lentement son contenu. Je crois même que pour ne pas encombrer nos palais, il avait omit volontairement l'ail et les oignons.

Il avait le geste précis, appliqué, et se sachant observé, il donnait parfois un mouvement ample à ses gestes pour accentuer sa compétence dans sa tâche.

Il avait jeté les pâtes fraîches dans l'eau frémissante. «Deux minutes, pas plus !» lança-t-il conquérant.

Le Prosecco faisait son effet et l'appétit venait. Sa recette enfin prête, il nous servit les pâtes les deux assiettes fumantes à bout de bras. Le sourire aux lèvres, victorieux, et le regard de Vittorio Gassman, ce sourcil épais, ombrageux surmontant ses yeux donnait à cet instant une magie. Je goûtais l'Italie !

J'étais dans un film de Dino Risi, Vittorio à mes côtés en fanfaron, avec le geste théâtral, et ses dents parfaitement alignées au scandaleux sourire qui me rendait toute chose.

Il était troublant, là, devant moi, il le savait et en jouait. J'étais en Italie ! Je voyais soudain surgir Anita Ekberg de la fontaine de Trévi implorant Marcello de la rejoindre. Je dévalais les marches de la Piazza di Spagna avec Audrey Hepburn «un gelato» à la main. J'étais à Venise avec Riccardo sur le pont des Soupirs !

Bref, je divaguais en déroulant mon film et ces saveurs tout en dévorant ces

tagliatelles, nos yeux harponnés, lorsque la pièce s'assombrit brusquement et qu'un éclair jaillit au-dehors, puis deux autres suivirent tout aussi fracassants.

On était quasiment plongés dans l'obscurité du salon, alors que les fenêtres béantes aux voilages ahuris qui dansaient jusqu'au plafond claquaient contre les murs de la pièce, tandis que les volets s'agitaient à l'extérieur frappés par le vent. Le vacarme de la pluie drue en continue et l'orage parsemé d'éclair animait le salon.

Ben voyons ! Il ne manquait plus que ça ! Un moment magique, parfait. On entendait dans la rue les pas précipités des passants, les cris de surprise à cette rafale soudaine, et les bribes de voix qui montaient dans la pièce sombre.

Rocco s'était rapproché de moi me voyant ébahie par ce spectacle.

J'aurais pu croire qu'il avait appuyé sur un bouton «tornade» pour faire jaillir cette scène afin de justifier son approche ferme et rassurante.

Son baiser le fut tout autant : empressé et vigoureux. Il m'avait saisi par la taille et me porta jusqu'à la chambre qui jouxtait le salon. La pièce exigüe, tout en longueur, contenait un lit coincé entre les murs et une armoire en bois avec de grands miroirs. La fenêtre était ouverte au-dessus du lit, la pluie et le vent s'engouffrait dans la pièce dans un vacarme incessant. L'atmosphère était surréaliste. Comme si l'on avait convoqué les éléments extérieurs déchaînés pour les mettre au diapason à nos corps affamés. On avait oublié la pudeur.

Le tumulte du dehors couvrait nos râles effrénés, enragés. J'étais littéralement engloutie par cet inconnu qui me dévorait tel un forcené. On s'acharnait avec ardeur sur nos peaux pour assouvir notre faim immense.

Il avait le corps sec, nerveux, et les yeux injectés de plaisir. J'étais ballottée dans tous les sens, haletante, et le spectacle de notre ballet reflété sur les miroirs de l'armoire augmentait notre plaisir. C'était le combat de deux fauves exaltés.

J'étais dans un état semi-comateux, ma tête tambourinait et mon corps répondait par de nombreuses convulsions. De délicieuses secousses qui amplifiaient mon plaisir béat.

La tempête grondait toujours dehors et mon téléphone hurlait sans cesse sur la table basse du salon, là où refroidissaient nos pâtes injustement négligés.

Dans la fureur et les grognements, Rocco ordonna en Italien « Vieni qui ! », « Ancora... ! », « Sei avida, cagna ... ! » d'une voix possédée, que je m'écroulais de nouveau presque évanouie sur le lit. Il poursuivit, langoureux, « Continua, Chiedi quello che vuoi ... », qu'il en devenait étourdissant. Je ne comprenais pas grand-chose à ce qu'il me disait, je pense que c'était peut-être des mots doux. Son accent, le roulement de syllabes, et sa vigueur avait précipité mon plaisir.

La sonnerie de mon portable avait repris sa ritournelle, ce qui m'extirpa de ma